

Jean Marie ANDRE

Le « vieux saltimbanque », en américain « The Ancient Minstrel », publié en 2016 fut le dernier ouvrage de Jim Harrison, décédé le 26 mars 2016 à l'âge de 79 ans. Passacaille pour rester perdu est l'épilogue de ces ultimes écrits ...
(1)

« Souvent nous demeurons parfaitement inertes face aux mystères de notre existence, pourquoi nous sommes là où nous sommes, et face à la nature précise du voyage qui nous a amenés jusqu'au présent. Cette inertie n'a rien de surprenant, car la plupart des vies sont sans histoire digne d'être remémorée ou bien elles s'embellissent d'événements qui sont autant de mensonges pour la personne qui l'a vécue. Il y a quelques semaines, j'ai trouvé cette citation dans mon journal intime, des mots évidemment imprégnés par la nuit : « Nous vivons dans le couloir de la mort, occupant les cellules de notre propre conception. » certains reprochent au monde leur condition déplorable, ne seraient pas d'accord. « Nous naissons libres, mais partout l'homme est enchaîné. » Je ne crois pas m'être jamais pris pour une victime, je préfère l'idée selon laquelle nous écrivons notre propre scénario. La nature ou la forme de ce scénario est trop gravement compromise pour qu'on puisse espérer aboutir à d'honnêtes résultats. On est contraint d'écrire des scènes que les gens auront envie de voir et « Jim passa trois jours entiers la tête entre les mains à gamberger » ne fait trop l'affaire. C'est de l'ordre du slogan idiot mais très répandu : « Je ne suis pas grand-chose, mais je sais ce que je pense. » Il y a tant d'années, quand j'ai arrêté la fac, je me suis dit que cette bévue monumentale était due à la personnalité que j'avais construite. »

« Tout a commencé à quatorze ans, quand j'ai décidé de consacrer ma vie à la poésie. Incapable de trouver le moindre cas comparable dans le Nord-Michigan, j'ai réuni toutes les informations que je pouvais, en rapport avec des écrivains et des peintres. La vie d'un peintre est parfois fascinante, celle d'un poète beaucoup moins. Mais les deux figuraient tout en haut de ma liste d'artistes. Si j'étais d'un tempérament orange et que j'habitais une chambre de bonne à New York ou à Paris, j'aurais meilleure mine avec des taches de peinture sur mes pauvres fringues qu'avec des moutons de poussière et des pellicules. J'ai donc lu des dizaines de livres sur des peintres et des poètes pour découvrir quel type de personnalité je devais avoir. J'ai même peint durant presque un an pour accroître la ressemblance. J'étais un peintre, nul, entièrement dépourvu de talent, mais étant arrogant, fourbe et fou, j'ai convaincu certains amis que j'étais tellement un artiste. Cela se passait juste avant la dinguerie beatnik. Le slogan de l'époque était : « Si tu ne peux pas être un artiste, alors fais au moins semblant d'en être un. » J'ai tenté de copier les tableaux de maîtres anciens mais pour *la Vue de Tolède* de Greco, je me suis trouvé à court de toile à mi-chemin de Tolède. C'était une mauvaise organisation, pas du mauvais art. Quelle honte, même si personne ne le savait en dehors de ma petite sœur Judy, qui partageait ma fièvre artistique, allumait des bougies rouges et jouait du Berlioz pendant que je travaillais sur un tableau. Le modèle est bien sûr ici celui de l'artiste romantique, sans doute la malédiction de toute ma vie qui m'a maintes fois fait trébucher et m'étaler de tout mon long. par chance mon hérité paysanne m'a aussi donné le désir de travailler dur, si bien que j'étais rarement au chômage. Comme disait mon père : « Si tu sais manier la pelle, tu t'en, sortiras toujours. »

« La confusion liée à la formule ; « tout est permis » a duré à peu près toute ma vie. C'est bien sûr une ânerie, mais l'ego est aux abois, s'il n'invente pas son propre combustible et ses munitions. Quand on se prétend poète, on ne peut pas continuer comme une petite souris ou marcher en

minaudant comme une prostituée japonaise. Le problème, c'est qu'il faut se considérer comme un poète avait même d'avoir écrit la moindre chose digne d'être lue et, à force d'imagination, garder ce ballon égotique en état de vol. J'ai survécu grâce à d'excellents et de mauvais conseils. Le meilleur est probablement *Lettres à un jeune poète* de Rilke, et le pire, que j'ai suivi fanatiquement était sans doute celui de Rimbaud qui vous poussait à imaginer que les voyelles avaient des couleurs et qu'il fallait pratiquer un complet dérèglement de tous les sens, ce qui revenait à dire qu'il fallait devenir fou ; Je m'en suis bien tiré. On conseillait simplement aux jeunes poètes de ne pas s'embourgeoiser. Même ce vieux conservateur de Yeats déclara le foyer domestique plus dangereux que l'alcool. J'hésite à abonder dans son sens, ayant eu un certain nombre d'amis morts d'alcoolisme. Nous avons toujours vécu à la campagne, où il est beaucoup plus facile d'éviter l'embourgeoisement. Le monde de la nature attire avec une telle force qu'on peut ignorer le restant de la culture ainsi que les obligations sociales. A dix-huit ans, j'ai découvert un poète italien que j'aimais beaucoup, Guiseppe Ungaretti. Il écrivit *Vorremmo una certezza* (donne-nous une certitude), un mauvais conseil, mais très compréhensible quand on a traversé la Seconde Guerre mondiale. Il admit, *Ho popolato di nomi il silenzio* (j'ai peuplé le silence de noms). Et puis, *Ho fatto a pezzi cuore e mente per cadere* (J'ai réduit en morceaux mon cœur et mon esprit pour m'asservir aux mots). Bien sûr. C'est ce qu'on fait. Peut-être qu'on radotera encore dans notre cercueil ».

« Dans toute l'Amérique, les jeunes gens demandent de bons conseils à de mauvais écrivains ; Les universités proposent trop de programmes d'écriture créative et n'embauchent pas assez de bons écrivains pour y enseigner. Contrairement à ce qu'on croit, quand on prend l'enseignement au sérieux, c'est un boulot harassant. Et votre propre travail risque d'en pâtir. »

« L'argent est un cercle vicieux, un piège dont vous ne sortirez pas indemne. Les scénarios exceptés, je n'ai pas gagné ma vie en tant qu'écrivain avant la soixantaine. Quand j'ai cessé d'écrire des scénarios pour ne pas mourir, la vente de mes livres en France m'a sauvé la mise. » »

« Après avoir passé ma vie à marcher dans les forêts, les plaines, les ravins, les montagnes, j'ai constaté que le corps ne se sent jamais plus en danger que lorsqu'il est perdu. Je ne parle pas de ces situations où l'on court un vrai risque et où la vie est en péril, mais de celles où l'on perd tout repère, en sachant seulement qu'à quinze kilomètres au nord se trouve un rondin salvateur. Quand on est déjà fatigué, on n'a pas envie de faire quinze kilomètres à pied, surtout s'il fait nuit. On percute un arbre pour constater qu'il ne broche pas. D'habitude, j'emporte une boussole, et puis j'ai le soleil, la lune ou les étoiles ma disposition. Cette expérience m'est arrivée si souvent que je ne panique plus. Je me sens absolument vulnérable et je reconnais qu'il s'agit là du meilleur état d'esprit pour un écrivain, qu'il soit en forêt ou à son bureau. Images et idées envahissent l'esprit. On devient humble par le plus grand des hasards. [...] Tout va beaucoup mieux quand on est perdu dans son travail et qu'on écrit au petit bonheur la chance. On ignore où l'on est, le seul point de possible, c'est d'aller au-delà de soi. On a souvent dit que les biographies présentaient de singulières ressemblances. Ce sont nos rêves et nos visions qui nous séparent. On n'a pas envie d'écrire à moins d'y consacrer toute sa vie. On devrait se forcer à éviter toutes les affiliations susceptibles de nous distraire. »

1. Jim Harrison. Le vieux saltimbanque. P153-158. J'ai Lu. N°11485

La suite... vous la trouverez chez votre libraire